

«L'amour fou a inspiré toutes mes chansons<sup>1</sup>», observe Françoise Hardy en 2012, alors qu'elle publie à un mois d'intervalle un livre, somme de notes écrites pendant trente ans, et un album de chansons qui portent tous deux ce titre déjà utilisé au début du xx<sup>e</sup> siècle par André Breton dans un recueil surréaliste qu'elle qualifie, avec la franchise décapante qu'on lui connaît, d'illisible et qui ne l'a donc pas inspirée. Cette double actualité coïncide avec le cinquantième anniversaire de ses débuts. En octobre 1962, elle apparaissait à l'écran sanglée dans un ciré noir, évoluant telle une âme en peine parmi les réverbères d'un décor de télévision, et «tous les garçons et les filles» de son âge tombaient en pâmoison pour elle, alors qu'elle se plaignait de ce que personne ne l'aimait. De la presque adolescente à la femme arrivée au crépuscule de sa vie, elle n'a cessé de raconter son mal-être amoureux et de partager ses secrets intimes. Par l'écriture et le chant, elle a cherché inlassablement à élucider le mystère de la relation entre un homme et une femme à travers le prisme de son vécu. Avec une impudeur élégante, une grâce exigeante. Construisant une œuvre cohérente, mêlant l'intime à l'universel. Entre mélodies délicates et rythmiques pop. Un demi-siècle plus tard, la difficulté d'aimer demeure sa thématique de

---

1. *Le Progrès*, 25 novembre 2012.

prédilection, inépuisable. Bien qu'elle n'ait pas le regard tourné vers le passé, Françoise Hardy se prête de bonne grâce au jeu commémoratif. Un disque et un livre : sa façon de marquer le coup. *L'Amour fou*. Son histoire. Le chant de sa vie.

Un amour dominateur, où « le bonheur est un festin de miettes » – la phrase est de Jacques Faizant – et n'a d'égal que la souffrance endurée : « Mieux valent les miettes qu'il lui laisse / Mieux valent sa geôle et sa laisse<sup>1</sup>. » Un amour à distance qui renforce la passion, avant de la détruire : « Loin l'un de l'autre et pourtant tellement près<sup>2</sup>. » Amour sublimé, unique, exclusif : « Un sourire ravageur... / Un seul a mes faveurs... / Le bourreau de mon cœur<sup>3</sup>. » Amour tumultueux, passionnel, sacrificiel. Amour de dépendance, fondamentalement lié à l'attente : « Toute une vie à nous attendre... / Toute une vie / De feux de joie, de tas de cendres<sup>4</sup>. » Amour déraisonné, déraisonnable. Fou comme l'espérance. Ou comme le désespoir. Le poète a toujours raison : « Il n'y a pas d'amour heureux. »

« Être amoureuse, c'est être malheureuse », affirmait déjà Françoise Hardy à vingt et un ans, persuadée néanmoins que « le bonheur c'est le cœur qui bat, la tête qui éclate, la gorge sèche. C'est fou ou ça n'est pas<sup>5</sup> ». Elle voulait chanter « d'abord pour celui que j'aime » et avoir

---

1. « Soie et fourrures », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique de Thierry Stremler. © EMI Music Publishing France.

2. « Pourquoi vous? », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique de Calogero. © EMI Music Publishing France/Warner Chappell Music France.

3. « Mal au cœur », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique de Thierry Stremler. © EMI Music Publishing France.

4. « L'Enfer et le Paradis », 2012. Paroles de Benoît Carré et de Françoise Hardy, musique de Benoît Carré. © EMI Music Publishing France.

5. *Elle*, n° 997, 27 janvier 1965.

« besoin d'aimer pour chanter<sup>1</sup> ». Se vantait d'être fidèle, mais se plaignait d'aimer « à sens unique », parce que toujours attirée par « des garçons qui ne pensent qu'à eux... très égocentriques... Vous voyez? Je n'y peux rien, je ne cherche plus à comprendre<sup>2</sup> »... Mais si! Elle a passé sa vie à chercher des réponses à ses questions...

Aujourd'hui elle persiste à se qualifier de midinette, à reconnaître que l'amour a été son moteur, son énergie créatrice. « Sinon, je n'aurais jamais fait de chansons. J'ai été amoureuse toute ma vie. De l'enfant de chœur quand j'étais petite, de personnages de BD plus tard. C'est vraiment virtuel, mais le virtuel, c'est mon fort aussi. [...] Le fantasme est de l'ordre du rêve, il en faut pour idéaliser, pour sortir de la vraie vie. Cela a toujours été une constante pour moi, même maintenant, alors que ma vie personnelle n'est plus que dans ma tête<sup>3</sup>. »

Elle laisse entendre que le disque *L'Amour fou* – son vingt-septième, l'un de ses plus beaux – sera le dernier. Ses textes ont toujours été le reflet de son âme, ses « messages personnels » : ce qu'elle ne sait pas dire, elle le chante. Et il lui semble avoir tout dit. Vraiment?

Combien de printemps encore, avant le « dernier *bis*, dernier rappel<sup>4</sup> » ? Combien de fois revoir fleurir les lilas? Certes, il faudra partir un jour « en catimini / Et sans préavis », prendre date « dans une autre vie<sup>5</sup> » pour « vivre au ciel / L'amour éternel<sup>6</sup> ».

---

1. *Lui*, n° 36, décembre 1966.

2. *20 ans*, n° 57, février 1967.

3. *Le Parisien*, 31 mars 2010.

4. « Piano-bar », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique d'Alain Lanty. © EMI Music Publishing France.

5. « Rendez-vous dans une autre vie », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique de François Maurin. © EMI Music Publishing France.

6. « Les Fous de Bassan », 2012. Paroles de Françoise Hardy, musique de Pascal Colomb. © EMI Music Publishing France.

En attendant, qui nous empêche de refaire le chemin à rebours, revenir sur les pas feutrés de notre «cantatrice» bien-aimée et nous laisser bercer par son long chant d'amour?

Tiens, voilà que «le temps fait machine arrière/Dans son dos le printemps<sup>1</sup>»...

---

1. «Normandia», 2012. Paroles et musique de Julien Doré. © EMI Music Publishing France.

## 1944-1962

«ME SORTIR UN JOUR DE L'ENFANCE»

«Je restais seule dans ma chambre  
Rêvant de celui qui viendrait  
Me sortir un jour de l'enfance  
Et avec qui je partirais<sup>1</sup>...»

---

1. «Première Rencontre», 1973. Paroles et musique de Michel Berger.  
© WEA-Filipacchi Music.



La clinique Marie-Louise est nichée dans une voie privée entre la rue des Martyrs et la rue Victor-Massé, au numéro 3 de la cité Malesherbes, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Bernard Buffet, Jean-Max Rivière et Jean-Philippe Smet, futur Johnny Hallyday, y ont vu le jour. Françoise Madeleine Hardy, qui croisera plus tard leur route, y naît le 17 janvier 1944, un lundi, à 21 h 23.

Ce jour-là, un convoi de déportés (près de deux mille hommes, la plupart arrêtés pour faits de résistance) part de Compiègne en direction du camp de concentration de Buchenwald. La déportation de masse s'accélère, dans le cadre de la « solution finale de la question juive », programmée par Adolf Hitler. Trois jours plus tard, le soixante-sixième convoi des juifs de France quitte le camp de Drancy pour Auschwitz, d'où peu de déportés reviendront. Cependant, on s'accorde à croire à la libération prochaine, l'un des souhaits formulés le 1<sup>er</sup> janvier précédent sur Radio Londres par Pierre Dac, l'une des voix de la France libre. La guerre n'a que trop duré. Le pays n'en peut plus de l'oppression allemande. Le vent de l'Histoire s'apprête à tourner. Les bombardements s'intensifient tout au long de l'année, laissant augurer le débarquement prochain des Alliés. Dans cette perspective et dans le but de ralentir l'ennemi, la Résistance s'applique à saboter différents points stratégiques : dépôts, gares, usines. Côté allemand, les troupes ont pour mission de bombarder Paris.

Les alertes croissent en nombre, invitant la population à se réfugier dans les caves, les escaliers d'immeuble, les stations de métro. Le premier cri de Françoise Hardy se perd dans le signal sonore de l'une d'elles.

Le général de Gaulle, qui n'a eu de cesse qu'il n'ait rassemblé à distance les énergies de la France combattante, incarne la souveraineté nationale. En pénétrant dans l'intimité des foyers par l'écoute clandestine de la radio de Londres, sa voix est devenue familière et porteuse d'espoir. Pour beaucoup, il incarne l'homme providentiel, le «sauveur».

**«C'est ton enfance / Qui se promène à cloche-pied / Dans ta mémoire...**

...Ta mère était  
Partie souvent  
Pas de chance  
C'est ton enfance  
Qui te réveille  
Quelquefois<sup>1</sup>...»

Dans les années 1940 et 1950, on ne reconnaît à la Française que le triple rôle d'épouse, de mère et de ménagère. De cet archétype Madeleine Hardy se démarque par son statut de fille mère, comme il est alors coutume de désigner les mères célibataires. Un statut marginal, réprouvé par la morale. Pour Madeleine, il ne s'agit pas d'un accident. À une époque où les femmes n'ont pas le droit de travailler ou d'ouvrir un compte sans l'autorisation de leur mari<sup>2</sup>, Madeleine Hardy entend disposer de

---

1. «Ton enfance», 1977. Paroles de Pierre Grosz, musique d'Alain Goldstein. © EMI Music Publishing France.

2. Le régime matrimonial de 1804 n'a été réformé que le 13 juillet 1965, date à laquelle la femme peut enfin gérer ses biens, ouvrir un compte en banque, exercer une profession sans l'autorisation de son mari (source : Vie-publique.fr).



son indépendance. Le hasard se conforme à son désir : séduite par un homme marié qui l'aborde dans la rue et tombe amoureux d'elle, elle s'engage dans une relation que la différence d'âge – elle a vingt-trois ans, il en a quarante-trois – et de milieu social condamne à la clandestinité. Lui est fasciné par sa beauté altière ; elle, par le milieu d'où il vient.

Madeleine, qui met un terme à une première grossesse dans cette période où les avortements se pratiquent de manière illicite, éprouve bientôt un désir d'enfant. Elle le conçoit un jour d'avril 1943 dans une étreinte amoureuse, en accord avec son partenaire, tous deux assumant les conséquences en parfaite connaissance de cause. La situation de famille du père l'empêche de reconnaître l'enfant. Une seconde fille, Michèle, naît dix-huit mois plus tard, qu'il ne reconnaît pas non plus. Longtemps après, peu avant sa mort et à la demande insistante de Madeleine, il légitimera ses deux filles afin qu'elles puissent bénéficier de son héritage. Pour l'heure, il consent à subvenir aux besoins de sa progéniture illégitime. Mais l'engagement n'est pas longtemps suivi d'effet, à cause d'une propension marquée à l'avarice.

«Ma mère a choisi d'avoir des enfants sans père, parce que mon père était marié, donc elle savait qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté-là. En même temps, mon père était d'un milieu beaucoup plus riche que le sien, et elle pensait qu'il allait pouvoir l'aider financièrement, puis qu'il serait un bon père, ce qu'il n'a pas été<sup>1</sup>», résume Françoise Hardy.

Cet homme, Étienne Dillard, est le neuvième de dix enfants, trois filles et sept garçons, tous nés à Blois dans la maison familiale, l'ancien hôtel d'Épernon et d'Amboise,

---

1. Série de onze entretiens pour la RTS (Radio télévision suisse) à l'occasion des soixante-dix ans de la chanteuse, 17 janvier 2014.

place du Château<sup>1</sup>. Son père, Adrien Dillard, issu de la haute bourgeoisie catholique normande, s'y installa avec son épouse en 1860 pour y tenir commerce de rouennerie en gros (variétés de toiles et lainages en provenance de la région de Rouen). L'une des sœurs fut religieuse, une autre épousa un architecte de Dieppe. Six des garçons furent mobilisés lors de la Grande Guerre et décorés de la croix de l'ordre de la Légion d'honneur (l'un, Pierre, lieutenant de vaisseau, fut tué sous le feu ennemi en 1915). Scolarisés à Notre-Dame-des-Aydes, premier établissement privé blésois qui accueillit sur ses bancs le père de François Mitterrand, ils firent tous une brillante carrière : médecin, contre-amiral, éditeur, commerçant. Victor, prêtre-ouvrier de la Compagnie de Jésus, est demeuré célèbre pour son engagement comme aumônier clandestin et travailleur volontaire auprès des travailleurs français du STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale : dénoncé comme religieux catholique, il fut emprisonné à Wuppertal, puis déporté à Dachau où il mourut en janvier 1945. Une fondation d'enseignement catholique et une rue portent son nom à Blois, ainsi qu'une place à Wuppertal<sup>2</sup>.

Mobilisé au quatrième bataillon de chasseurs à pied en août 1918, Étienne Dillard suivit après la guerre un

---

1. Bâti au XVI<sup>e</sup> siècle, l'édifice fut détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. En juin 1940, les bombardements de Blois par l'aviation allemande déclenchèrent de nombreux incendies qui s'étendirent aux contreforts du château. Les autorités allemandes décidèrent alors de détruire les deux hôtels, en les dynamitant, afin de stopper la propagation du feu et protéger ainsi le château (cf. *La Nouvelle République*, 25 novembre 2011).

2. Les éditions Socéval ont publié en 2005 un livre biographique, écrit par Philippe Verrier, curé de Chambord, et préfacé par l'évêque de Blois : *Le Père Victor Dillard, jésuite, Blois 25 décembre 1897-Dachau 12 janvier 1945 : l'un des cinquante*.

honorabile cursus universitaire en droit et devint dépositaire des premières machines à écrire Remington<sup>1</sup>. Lorsqu'il rencontre Madeleine Hardy à Paris, il dirige la papeterie de la rue Saint-Lazare dont Françoise gardera des rares moments passés à l'intérieur en sa compagnie un souvenir impérissable.

Élevée dans un milieu plus modeste d'employés de banque, Madeleine est la benjamine des trois filles de Jeanne Milot et d'Alexandre Hardy, qui résident dans un petit pavillon au 5 rue du Tilleul à Aulnay-sous-Bois, devenue « ville champignon » pendant l'entre-deux-guerres en raison de l'essor de la population constituée de classes moyennes et populaires. L'aînée des sœurs, Suzanne, se mettra en ménage avec un ouvrier en usine et élèvera neuf enfants. Artiste peintre et militante communiste, Marie-Louise, la cadette, vendra *L'Humanité* à la criée le dimanche matin, au grand dam d'une famille d'obédience gaulliste, attachée aux valeurs chrétiennes.

« Beaucoup de gens de ma génération, qui sortent du petit peuple et pas de la bourgeoisie – ce qui est mon cas –, ont grandi dans des familles qui votaient à droite, déclare Françoise Hardy. Chez moi, on était gaulliste. J'ai gardé cette sensibilité. Je n'apprécie pas tout ce qui se dit ou se fait à droite, et je ne dénigre pas tout ce qui se fait ou se dit à gauche. À vrai dire, fondamentalement, je suis plutôt centriste<sup>2</sup>. » Au sortir de la guerre et jusqu'aux événements de 1968, gaullistes et communistes constituent les deux piliers antagonistes de la politique française. « Les communistes, je ne les aime pas », lance *ex abrupto* Françoise Hardy dans l'une de ses premières interviews de vedette. À l'écrivain François Nourissier

---

1. Cf. Notes de guerre de Michel Dillard, rapportées par son petit-fils Jérôme Dillard et *La Nouvelle République*, 15 juillet 2009.

2. *Télérama*, n° 3277, 31 octobre 2012.

qui lui demande si elle en connaît, elle répond par l'affirmative en évoquant sa tante. «Ils sont butés, argumente-t-elle. On ne peut pas discuter. Et puis, ça ou autre chose... Déjà, s'engager dans un parti, c'est idiot. S'ils se sont embrigadés c'est qu'ils sont un peu idiots, non<sup>1</sup>?» Le temps affinera son jugement sur la noblesse de l'engagement politique, en particulier à l'égard de cette tante dont l'abnégation et le courage, malgré une santé fragile marquée par la tuberculose, lui inspireront plus d'estime qu'elle n'en éprouvera pour ses grands-parents, catholiques fervents : «Contrairement à eux, ma tante donnait de sa personne, laissant son argent au Parti quand elle en avait, autrement dit mettait en pratique les généreux idéaux communistes, si proches au fond des idéaux chrétiens. Crachant le sang mais dans le sacrifice permanent d'elle-même au détriment de sa santé, elle aura été une sorte de sainte, comme on en trouve parfois dans les rangs communistes ou chrétiens<sup>2</sup>.»

Dès qu'elle décroche son brevet des écoles, Madeleine Hardy s'en va vivre à Paris. Opposée à la bien-pensance familiale par son choix de vie hors norme, elle travaille comme aide-comptable à mi-temps et vit en vase clos avec ses deux filles dans un deux-pièces-cuisine au quatrième étage, porte gauche, du 24 de la rue d'Aumale, à quelques enjambées de la place Saint-Georges. Les fenêtres de l'appartement donnent sur une courette surplombée d'un mur qui obstrue le passage de la lumière. Françoise partage sa chambre avec sa sœur, tandis que leur mère occupe l'autre pièce, laquelle se convertit en salle à manger une fois l'an, à l'occasion du déjeuner de Noël et de la venue exceptionnelle des grands-parents.

---

1. *Vogue France*, septembre 1963.

2. Françoise Hardy, *Avis non autorisés...*, Éditions des Équateurs, 2015.